

Prendre soin

Aline Jalliet



TEXTE SÉLECTIONNÉ
par le jury

« Tu viens te promener avec moi ?

– Oh ! Oui Maline ! Merci ! Merci !

– Va te préparer alors. Je te laisse... vingt minutes, ça te va ?

– Oui, oui Maline, je me dépêche !

– On se retrouve dans le sas tout à l'heure. »

Avant de tourner les talons, elle lui décocha un clin d'œil malicieux et pointa un index dans sa direction en guise de défi. Le petit garçon, aux anges, fit volte-face et disparut dans sa chambre.

Les yeux de sa grand-mère s'assombrirent aussitôt et ses gestes se firent mécaniques. Le protocole de sortie était précis. Elle se devait de ne rien oublier et d'y apporter tout le soin possible. Tout entière à sa tâche, elle repensait à son enfance à elle, quand la vie était beaucoup plus simple et la ville une vaste aire de jeux et d'expérimentations. Elle se revoyait saisir la poignée de la porte d'entrée d'une main ferme et sûre, s'élancer au dehors et respirer à pleins poumons l'air qui lui était alors offert sans compter. C'était un autre temps. Et pourtant, elle sentait encore sa poitrine s'ouvrir, ses narines palpiter et le bonheur d'être lui monter aux joues et à la tête. Comme si c'était hier.

Jean fit irruption dans le sas.

« Déjà ? lui lança sa grand-mère en accentuant les aigus de sa voix pour marquer sa surprise.

– T’as vu Maline, dix-sept minutes, je suis fort hein ?

– Bravo capitaine Jean ! Vous êtes vraiment un super-héros !
Équipement vérifié ?

– Oui lieutenant !

– On peut y aller alors ! »

Elle s’attarda un instant sur le regard brillant de son petit-fils. Elle ne devait pas laisser monter la boule de chagrin qui venait de lui nouer la gorge. Maline se secoua intérieurement, saisit la main de Jean et ouvrit la porte qui donnait sur la rue.

L’enfant s’immobilisa sur le seuil. On aurait dit qu’il allait fouler pour la première fois le sol du Nouveau monde. Il posa d’abord prudemment un pied après l’autre sur le bitume brûlant, regardant autour de lui avec avidité. La ville avait pris un autre visage ces dernières années. Face aux menaces du réchauffement climatique et aux catastrophes annoncées, le gouvernement avait enfin pris des mesures drastiques. La végétation recouvrait désormais entièrement les murs des habitations, et des terrasses étaient apparues sur tous les toits, offrant au regard une luxuriance de verts et de fleurs multicolores. C’était à la fois apaisant et joyeux. On avait l’impression qu’une forêt avait surgi de terre, noyant le froid minéral des anciennes constructions humaines sous une cascade d’arbres, de buissons, de plantes odorantes et de potagers.

Maline se retourna et interpella son petit-fils :

« Capitaine Jean, où avez-vous décidé d’emmener la compagnie cette fois-ci ? »

L’enfant eut un sursaut. Accrochant le regard interrogatif de sa grand-mère, il bomba le torse et prit un air sérieux :

« Suivez-moi lieutenant ! »

Cette fois, le pas de Jean se fit plus sûr. Il serra la main de Maline et passa devant elle pour prendre la direction des opérations. Il mettait une telle détermination dans sa marche qu’il faisait oublier son allure chétive et vacillante. Sa grand-mère se laissa emmener, alourdisant

juste un peu le poids de son corps pour donner à l'enfant le sentiment de l'effort sans pour autant risquer de l'épuiser. Jean serra un peu plus la main de sa grand-mère et tourna au coin de la rue. Le grand parc semblait venir à leur rencontre, leur offrant pour abri l'immensité de ses arbres centenaires.

« Capitaine, terre en vue ! Ralentissons pour ne pas épuiser nos troupes. Qui veut aller loin...

– ... ménage sa monture ! Vous avez raison lieutenant, nous devons économiser nos réserves d'oxygène. »

La grand-mère vérifia que le souffle de Jean revenait à la normale. Sa poitrine s'était apaisée et son visage avait retrouvé sa couleur pastel. Quand ils franchirent les grilles du parc, sa main se desserra et un soupir silencieux s'échappa de sa poitrine.

« Tu viens Maline ? »

L'enfant courait déjà sur l'herbe tendre en direction du vieux chêne. Tout allait bien. Elle le rejoignit en quelques pas au pied de l'arbre où il s'était étendu de tout son long, bras et jambes écartés.

« Regarde Maline, je nage ! »

Son rire d'enfant avait fini tout à fait de rassurer sa grand-mère. Oui, elle avait bien fait. Elle s'assit en tailleur aux côtés de Jean qui s'était mis à écouter de toutes ses forces, elle le sentait. Le gazouillis des oiseaux, le vent dans les feuilles, le murmure lointain d'un jet d'eau. Tout à coup le silence se fit plus pesant.

« Je vais mourir Maline ? »

– Mais enfin mon chéri, pourquoi dis-tu cela ? »

Les battements de son cœur s'étaient accélérés.

« Je vais mourir du virus comme papa ? Comme les autres garçons et les autres papas ? »

Les larmes montèrent aux yeux de Maline qui détourna la tête un instant pour qu'il ne les remarque pas.

« Non mon chéri, regarde comme tu es en bonne santé ! Tu es un vaillant capitaine, courageux et invincible ! Le méchant virus ne peut

rien contre toi ! Et as-tu vu l'équipe de choc qui assure ta sécurité ? Super-maman et Grand-mère-sorcière pour vous servir capitaine ! »

Et Maline qui s'était prise au jeu, se retourna vers l'enfant en une révérence pleine de panache et de solennité. Jean esquissa un sourire du coin des lèvres, plus pour rassurer sa grand-mère que par amusement. Son œil restait grave, sa voix inquiète. Il n'avait pas envie de jouer.

« S'il-te-plaît Maline, tu me racontes encore ? »

Cette fois, c'était lui qui la fixait de ses grands yeux d'enfant déjà prêt à dévorer l'infini. Elle n'avait pas le choix. Maline passa son bras autour des épaules frêles de son petit-fils, pencha la tête jusqu'à toucher la sienne, et commença de raconter en caressant doucement sa main gantée.

« Tout a commencé environ deux ans avant ta naissance... »

Elle raconta l'apparition du virus à l'autre bout du monde, auquel personne ne croyait au début parce que c'était bien trop loin. Puis le Grand Confinement qui avait arrêté le monde pendant des semaines et des mois. On essayait de protéger les plus faibles et d'éviter que trop de malades n'envahissent les hôpitaux. À cette époque, c'étaient les vieux qui mourraient. Alors les jeunes n'avaient plus trop fait attention, se sentant tellement vivants et si peu concernés. C'est alors que le virus avait changé de proie. On disait qu'il avait muté.

« C'est à ce moment-là qu'il a commencé à tuer les papas ? »

– Non, pas tout de suite. D'abord, il a touché les jeunes. C'était même bizarre. Tout à coup, c'était plus les vieux qu'il fallait protéger. Personne n'y comprenait rien, même les grands savants qui cherchaient un vaccin. C'est alors qu'à force de muter, le virus a commencé à s'attaquer surtout aux hommes...

– ... et aux garçons...

– Et aux garçons.

– Et papa est tombé malade... et il est mort.

– Oui. »

Maline s'était tue un instant. Elle faisait défiler dans sa tête les images de cette époque apocalyptique où les femmes perdaient leur mari, les mères leurs fils, les filles leur père. Partout des femmes pleuraient leurs morts, se sentant immensément coupables de survivre aux hommes qu'elles aimaient. Mais il fallut survivre. Alors, quand les hommes furent à la fois moins nombreux et plus vulnérables, les femmes prirent la relève. On fut obligé de remplacer par des femmes tous les hommes qui jusque-là avaient dirigé les entreprises, les multinationales, les États et les villes, pour que la société des humains puisse encore continuer à fonctionner. On enferma les garçons et les hommes à la maison pour les protéger de tout risque de contamination. Lorsqu'ils sortaient, ils devaient répondre à un nombre tellement exorbitant de mesures de protection, qu'ils finissaient par perdre l'envie du dehors. Léthargiques, apathiques, dépressifs, les hommes que l'on parvenait à sauver n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Maline soupira et tourna un visage grave vers son petit-fils.

« Quand ton papa est tombé malade mon chéri, le virus nous a toutes et tous pris de court. Nous n'étions ni préparés, ni entraînés, ni équipés. Aujourd'hui c'est différent. Tu ne mourras pas mon ange, parce que tu es ce que nous avons toutes de plus précieux au monde... »

Son regard se fit d'une douceur infinie. Elle aurait tellement voulu le toucher, l'embrasser, essayer la grosse larme qui débordait de ses yeux.

« Tu me racontes encore comment c'était avant Maline ?

– D'accord, mais alors on va à l'étang aux canards !

– Ah oui ! »

L'enfant sauta sur ses pieds, à nouveau souriant, espiègle, tout entier absorbé par leur nouvelle destination. Sa grand-mère commença à se dandiner aux rythmes d'une pop imaginaire auquel il répondit en lançant ses bras au ciel et en sautillant autour d'elle. On put voir bientôt dans l'allée bordée d'arbres centenaires un couple étrange danser sous le soleil. Ça respirait la joie de vivre et l'insouciance retrouvée.

Ce fut lui qui se lassa le premier, peut-être parce que c'était le premier à devoir reprendre son souffle.

« Allez Maline, raconte, insista Jean, qui prenait un moment pour calmer le tremblement de ses jambes et les battements précipités dans sa poitrine.

– Quand tu as quelque chose dans la tête, toi ! »

Leur marche se fit plus tranquille, plus concentrée aussi. Elle parlait, il écoutait, les oreilles grandes ouvertes pour ne rien perdre des mots que sa grand-mère égrenait pour lui.

« Avant, commença-t-elle, les gens se promenaient dans la rue sans équipement.

– Tu veux dire tout nus ?

– Non ! éclata de rire Maline, je sais que ça peut être difficile pour toi à imaginer, mais avant on n'avait pas besoin de se protéger les uns des autres. Alors les gens sortaient juste habillés de leurs vêtements, c'est tout. Ils pouvaient respirer, s'embrasser, se serrer la main, se toucher, se parler tout près...

– Sans masque ?

– Oui, sans masque. Les enfants pouvaient sortir dehors et jouer les uns avec les autres, les familles faisaient du vélo, promenaient leur chien, allaient pique-niquer en forêt, tout ça sans avoir à respecter le protocole de sortie. Parce qu'avant, il n'y avait pas de protocole de sortie.

– Il y avait beaucoup de papas ?

– Oui, beaucoup. On peut même dire que c'est ce qu'on voyait le plus, les papas. Avant, c'étaient un peu eux les chefs de la société, tu sais. C'étaient eux qui étaient présidents de la République, qui dirigeaient les entreprises, qui commandaient à la maison aussi...

– Et les mamans alors ?

– Les mamans, elles avaient pas eu trop à dire grand-chose pendant longtemps. Du moment qu'elles étaient bien jolies et pas trop embêtantes, on les laissait s'occuper de tout le reste. Mais elles en

avaient eu assez que les papas leur disent quoi faire et comment être. Alors elles avaient décidé de faire la guerre aux papas jusqu'à ce qu'elles puissent faire exactement ce qu'elles voulaient, tout comme eux.

– C'est quoi la guerre Maline ?

– La guerre, c'est quand deux personnes ne sont pas d'accord l'une avec l'autre et que chacune veut absolument avoir raison. Alors elles deviennent leur colère et veulent faire du mal à l'autre. Avant, les guerres, il y en avait plein dans le monde. Les papas aimaient bien faire la guerre. Depuis que les mamans sont au pouvoir, les guerres, c'est fini. »

Pendant quelques instants, ils marchèrent en silence. Jean essayait d'imaginer ce que pouvait être la guerre. Maline repassait dans sa tête les images terribles qui habitaient ses souvenirs. « Quand même, se disait-elle, on y avait gagné. » Elle se rappela l'époque où on avait basculé dans la société des femmes. Les cheffes d'État de la planète entière s'étaient réunies pour décider ensemble des conduites à tenir dans le but unique de sauver l'Humanité. Désormais, le mot d'ordre était « prendre soin ». De la Terre, des humains, du monde animal, du règne végétal. Prendre soin était devenu le socle de l'éthique, le fondement du droit, le cœur de l'action collective et individuelle. Plus de guerres, de violences conjugales ni de viols. Les règles ayant changé de mains, les hommes de l'ancien monde n'avaient plus besoin d'asservir les plus faibles pour vérifier leur puissance. On ne leur demandait plus non plus de dissimuler leurs émotions, ni de porter le masque de l'invulnérabilité... Alors, les hommes et les femmes étaient en train de réapprendre à se rencontrer. Pour de vrai.

« Regarde Maline, il y a plein de bébés canards ! Tu crois qu'il y a des garçons ?

– Oui mon chéri, je suis sûre qu'il y en a plein ! Un jour, je te promets, on pourra barboter comme les canards...

– ... sans masque ? l'interrompt l'enfant

– Sans masque, mon Jean ! »

Saisie d'une soudaine impulsion, Maline prit la tête de son petit-fils entre ses mains. La vitre qui les séparait avait tout à coup disparu de leur regard. C'était comme s'ils avaient pu traverser l'épais casque à oxygène qui emprisonnait la tête de Jean, pour se rapprocher au plus près l'un de l'autre. Peau contre peau. Souffles mêlés. Avec une infinie tendresse pour le petit garçon naïf et insouciant qui la dévorait des yeux, Maline chuchota juste pour lui :

« Je te le promets. »